

La culture africaine : peut-elle être porteuse d'une dynamique de développement aujourd'hui ?

Une critique fondamentale des rationalités culturelles africaines

 Kä MANA

SUR LA QUESTION DE SAVOIR SI LA CULTURE AFRICAINE est porteuse ou non d'une dynamique de développement dans le monde actuel, nous avons l'intention de présenter ici un courant africain de pensée qu'il nous semble utile de connaître aujourd'hui dans ses modulations de fond partout dans nos pays. Ce courant est celui des penseurs qui développent une critique acerbe de la culture africaine dans ses rationalités de fond et dans ses pratiques face aux impératifs du développement de notre continent.

Pour analyser les grandes thèses de ce courant, nous voudrions nous attacher à l'étude de trois de ses représentants les plus connus, ceux dont les œuvres ont déclenché des débats houleux parmi les forces intellectuelles d'Afrique : Axelle Kabou, Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya. Les deux premiers sont Camerounais. Le troisième est originaire de la République Démocratique du Congo.

Si nous nous proposons de plonger dans leurs livres en vue d'étudier leurs idées sur la culture africaine face au problème du développement aujourd'hui, c'est parce qu'il nous semble qu'ils ont mis en lumière, de manière vigoureuse et novatrice, une préoccupation qui est au centre des débats africains depuis de nombreuses décennies : la préoccupation de la pertinence et de la

 Professeur à l'Institut supérieur de pédagogie pour sociétés en mutation (IPSOM, Bandjoun, Cameroun) et à l'Ecole des hautes études théologiques et sociales (EFORTESO), Abidjan, Côte d'Ivoire.

fécondité des rationalités culturelles africaines face aux défis actuels de ce continent.

En un *premier moment*, nous nous attacherons à présenter le contenu des réflexions de ces penseurs sur la relation entre culture africaine et développement.

En un *deuxième moment*, nous éclairerons les enjeux des débats que leurs réflexions ont suscités dans la pensée africaine. Particulièrement : la nécessité de construire une nouvelle culture africaine sur la base d'une vision de l'Afrique comme continent capable de remodeler son imaginaire face aux défis actuels de son destin et de proposer une nouvelle voie d'humanité à tous les peuples ⁽¹⁾.

(1) La substance du présent article est tirée de mon ouvrage: La Mission de l'Eglise africaine, Pour une nouvelle éthique mondiale et une civilisation de l'espérance, Yaoundé, Editions CIPCRE, 2005.

Critique de la raison culturelle africaine

Il est bon de savoir que les trois penseurs dont je présente les réflexions ont pour projet fondamental de pousser les Africaines et les Africains à porter sur leur situation dans le monde un regard critique. Un regard qui puisse remettre globalement en question leur vision des réalités mondiales et qui les conduise à comprendre qu'ils ne gagnent rien à s'enfermer dans l'exaltation d'une culture africaine folklorique et idyllique : une culture pourtant incapable de forger, ici et maintenant, des mentalités de transformation profonde du continent africain en vue d'un développement humain vécu à partir des enjeux cruciaux du présent et des batailles de l'avenir. Pour eux tous, la critique de la raison culturelle africaine conduit à l'exigence d'inventer une Afrique nouvelle par la force d'une rénovation des logiques sociales et des rationalités existentielles dans les manières de penser, de vivre, de s'organiser et d'agir.

Chez Axelle Kabou comme chez Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya, cette préoccupation est le rythme de fond que chacun module selon son propre souffle et selon son propre tempo.

L'Afrique et le refus du développement dans la pensée d'Axelle Kabou

Considéré par beaucoup comme le livre-événement du début de la décennie 1990 en Afrique, l'essai de la camerounaise Axelle Kabou, intitulé : Et si l'Afrique refusait le développement ? ⁽²⁾, mérite d'être interrogé

(2) Ce livre a été publié à Paris, aux Editions L'Harmattan, en 1991.

en premier lieu dans notre effort pour fixer les contours du débat intellectuel et politico-culturel qui a pris corps dans nos pays et posé à nouveaux frais la question de notre culture comme ferment du développement ou comme obstacle à la promotion humaine.

Parce qu'elle a donné à son livre la forme d'un pamphlet caustique qui remet en question les certitudes les mieux établies au sein de nos nations ; parce qu'elle article sa problématique selon une stratégie de provocation manifeste destinée à agacer les sensibilités et à irriter les intelligences ; parce qu'elle frappe la conscience de l'élite africaine au point le plus sensible de son arrogance théorique et de son impuissance pratique, Axelle Kabou suscite un débat de fond sur une question de fond : oui ou non l'Afrique veut-elle le développement ?

Sous cette formulation, l'interrogation peut être précisée et affinée en une problématisation plus pointue, qui se décline dans les interrogations suivantes :

- Les croyances, les normes de pensée, les attitudes de vie, les comportements sociaux, les modèles d'être et les stratégies d'action des Africains vont-ils dans le sens d'une volonté du développement ou sont-ils des signes manifestes du refus de tout sens du progrès culturel et social ?
- Comment peut-on expliquer l'état actuel du continent malgré ses richesses innombrables et ses discours exaltants sur la promotion humaine ?
- Quelles sont les exigences les plus fortement requises pour une mutation profonde des mentalités de nos peuples, si ceux-ci décident vraiment d'entrer de plain-pied dans les impératifs de notre époque et les enjeux de notre temps ?

Face à ces interrogations, la thèse d'Axelle Kabou nous semble claire : l'Afrique refuse le développement et se cache à elle-même ce refus par des mécanismes multiples qui hypothèquent ses chances de réussite économique, politique, sociale et culturelle.

Pour étayer et défendre cette thèse du refus du développement, Axelle Kabou mobilise toutes les ressources de pensée, de style et d'investigation théorique. Avec jouissance et jubilation, elle démonte les mécanismes du mal africain, en déroule les dimensions, en manifeste les enjeux et en fixe la portée dans la réalité de notre situation. De page en page, de chapitre en chapitre, avec une passion obstinée et une ferveur insolente, elle décrit le cancer de nos esprits, maladie mortelle de notre culture aujourd'hui.

Mortelle dans nos esprits, cette maladie l'est parce que c'est dans les têtes des Africains qu'elle se développe avant de gangrener le tissu social tout entier.

« Pour comprendre pourquoi ce continent n'a cessé de régresser malgré ses richesses considérables, il faut d'abord se demander comment cela fonctionne au niveau micro-économique le plus élémentaire : dans la tête des Africains », écrit Axelle Kabou.

Comment cela fonctionne-t-il, effectivement ? La réponse à cette question a des facettes multiples dans la pensée de la pamphlétaire camerounaise. Dans un catalogue fort vaste où les méfaits de l'esprit africain sont décrits avec délices et férocité intellectuelle, l'analyste n'y va pas de main morte pour dénoncer le refus du développement dans les mentalités et dans les attitudes.

« On ne peut s'empêcher d'être frappé par l'acharnement avec lequel les Africains refusent la méthode, l'organisation. Ils gaspillent leurs maigres ressources, sabotent tout ce qui pourrait fonctionner durablement au profit du plus grand nombre. Ils détestent la cohérence, la transparence, la rigueur. A tous les échelons (et c'est ce qui imprime à la dérive de l'Afrique son côté inquiétant), la faveur va systématiquement au bricolage, hormis l'espoir d'une intervention étrangère, considérée du reste comme un dû historique ».

Aux yeux de notre analyste, cette mentalité partout visible en Afrique est nocive pour le destin de notre continent. Elle nous met hors des exigences de notre époque et nous place en situation de déficit d'imagination et de créativité devant les impératifs de notre avenir.

Alors que notre époque exige une mentalité qui sache gérer avec rigueur les ressources humaines et matérielles, l'Afrique déploie des attitudes entièrement contraires à un tel type d'esprit. Elle est une « grande gaspilleuse de temps, d'argent, de talents, d'énergie ». Elle se complaît dans une inertie mentale qui bloque tout sens de création fertile, tout esprit d'inventivité. Elle « se distingue par un mépris souverain pour la créativité, la diffusion du savoir technique, par une absence terrifiante d'imagination et un conformisme meurtrier ». Ses seules méthodes pour vivre sont l'improvisation, l'endettement et la mendicité. C'est un continent à la dérive par sa faute, par la faute de la structure d'esprit qu'il entretient et dont il est entièrement responsable.

Les malheurs du continent deviennent désespérants quand on sait que les Africains eux-mêmes font tout pour se cacher les faiblesses, les inerties, les pesanteurs et les endémies du type d'esprit qui les caractérise. Au lieu de regarder les réalités en face et de considérer leur situation en dehors de toute passion et de toute complaisance, ils préfèrent développer une attitude que Axele Kabou nomme, en référence à un très célèbre livre de Daniel Defoe, le « vendredisme ». Il s'agit d'un procédé psychologique et d'un comportement de fond qui consistent à se satisfaire de compensations illusoire et de rêveries futiles devant notre incapacité à affronter les vrais enjeux de la situation. C'est « le propre d'une conscience humiliée inapte à s'affirmer avec dignité et dans les faits, et usant de subterfuges divers pour transformer la honte, la lâcheté, la médiocrité et la paresse en objets d'admiration ».

Ce mal psychologique gangrène l'Afrique et anémie tout son espace mental. Sa concrétisation la plus manifeste est l'idéologie de l'identité culturelle. Celle qui, au lieu de considérer les défis du temps présent et notre incapacité à y faire face, s'enchant de valeurs culturelles éternelles des sociétés africaines et

s'enferme dans des explications approximatives, réductrices ou fausses, de notre situation actuelle : la traite négrière, la colonisation, le néocolonialisme.

Ainsi leurré sur la signification réelle de sa propre situation, le continent africain ne voit pas qu'il a à chercher les réponses là où elles sont : dans une révolution mentale et culturelle exigeante, capable de libérer l'Africain de tous les blocages dont souffre notre société aujourd'hui.

La lutte à mener pour changer les mentalités africaines devra donc être centrée sur la philosophie « vendrediste » et ses séquelles mentales. En même temps, il convient de prendre conscience du fait que le « vendredisme » se nourrit d'une logique manichéenne qui tend à diaboliser l'Occident et à maintenir ainsi, en Afrique, une attitude d'accusation du monde occidental là où il aurait fallu voir exactement ce qui a fait la force de ce monde dans le passé comme aujourd'hui et ce qui fait notre faiblesse face à sa puissance. A la place d'un mode de pensée critique et analytique qui nous ferait comprendre ce qu'est exactement l'Occident, nous nous perdrons, selon Axelle Kabou, dans un « culturalisme » foncier, « une attitude mentale régressive » de valorisation de nos traditions, alors que celles-ci se sont révélées inaptes à affronter le monde dans lequel nous vivons.

Actuellement, le « meurtre de Vendredi » est une nécessité impérieuse et absolue. De lui dépend la révolution mentale qui nous rendrait critiques par rapport à nous-mêmes et suffisamment créatifs pour sortir du sous-développement.

Tuer Vendredi, c'est en même temps mettre à mort son allié spirituel: le « Babélisme ». Ce terme désigne chez Axelle Kabou la philosophie des conseillers étrangers de tous bords qui orientent l'Afrique vers la fuite du monde scientifique, technique et industriel d'aujourd'hui. Avec l'espoir que du sein de nos pays jaillirait un développement bucolique, paisible, loin des machines et des risques nucléaires, loin des menaces de destruction de la couche d'ozone et de l'ensemble de notre environnement.

Selon Axelle Kabou, les prophètes du « Babélisme » ne font que confiner l'Afrique dans un « culturalisme » meurtrier et irresponsable. Ils l'enferment dans son refus du développement et dans la naïveté d'un monde autre, capable de faire l'économie des exigences et des impératifs de la modernité. En l'éloignant de grandes batailles de notre temps, ils l'éloignent du lieu même dont dépend l'invention de l'avenir et la solution aux problèmes cruciaux aujourd'hui. L'analyse conduite par Axelle Kabou ne fait pas que constater le refus du développement et les ruses par lesquelles ce refus se rend visible. Elle ouvre des issues pour une révolution mentale et culturelle à accomplir.

En quoi consiste cette révolution de la culture et des mentalités africaines aujourd'hui ?

Avant tout, elle devra être une prise de conscience des réalités en dehors desquelles il ne peut y avoir de développement. Plus exactement, elle

consistera pour l'Afrique à comprendre que son développement ne dépendra pas de quelqu'un d'autre que d'elle-même et de sa capacité de travail et de transformation de son monde.

L'Afrique devra aussi, selon Axelle Kabou, se défaire de son complexe « face à la notion même de développement » et promouvoir une attitude de combativité qui l'enracinerait pleinement dans la civilisation technicienne, hors des tabous qui pèsent sur les mentalités de nos pays quant aux faiblesses culturelles qui sont les nôtres. Plus exactement, « la survie de l'Afrique dépendra de son aptitude à s'organiser rationnellement et à regrouper ses forces ». « L'Afrique du XXI^{ème} siècle sera rationnelle ou ne sera pas », prévient Axelle Kabou.

Cette conscience de bâtir l'Afrique sur l'esprit rationnel entraîne une conséquence importante pour les Africains : ne pas poser le problème de leur colonisation par l'Occident en termes moraux, mais en termes d'exigences intellectuelles et techniques pour éviter totalement et combattre en profondeur les tares qui ont conduit à la sujétion de l'Afrique par les Occidentaux.

Cette manière de poser les problèmes aiderait l'Afrique à saisir la question du développement de façon précise et pratique, loin des théories nébuleuses et des querelles de clocher qui caractérisent les discours des intellectuels africains.

La certitude qui compte vraiment est celle-ci :

« Le développement n'est pas une course contre l'Occident, mais contre les maux croissants et multiples de l'Afrique. Il devait donc se poser en termes qualitatifs autocentrés et actualisés. L'étonnant n'est pas que l'Afrique n'ait pas encore mis au point des navettes spatiales ou des fusées, mais qu'aucun pays africain n'ait, au bout de trente ans d'indépendance, créé les conditions permettant de sortir de la misère par soi-même. »

Cette incapacité de nos pays à répondre aux maux de notre continent est le problème réel qui détermine l'attitude que nous avons à prendre pour lancer la révolution mentale qui convient : pour ne pas nous embourber dans des mentalités culturelles désuètes ; pour ne pas nous complaire dans une philosophie « vendrediste » mortelle, mais pour nous ouvrir radicalement et vigoureusement aux forces des autres civilisations, de leurs réalisations et de leur esprit afin de devenir nous-mêmes créatifs et responsables de notre destinée. Selon Axelle Kabou, c'est cette révolution des mentalités et de la culture qui impulsera de nouvelles dynamiques du développement aujourd'hui :

« un tour d'esprit créatif opérant dans un contexte susceptible d'amplifier les résultats de l'inventivité, de l'ingéniosité, de l'emprunt à d'autres civilisations ».

Un programme d'ajustement culturel pour l'Afrique

Dans le même esprit que sa compatriote Axelle Kabou, mais avec une vision plus économique et plus financière des réalités mondiales, Daniel Etoun-

ga-Manguelle pose une question décisive : « l'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel ? »⁽³⁾. Cette question structure toute sa pensée et détermine les conclusions auxquelles il aboutit dans sa réflexion. Il n'y a pas de doute pour lui : il faut à l'Afrique une grande mutation culturelle qui puisse la mettre à la hauteur des exigences de notre temps.

Si aujourd'hui les économies africaines sombrent dans un profond chaos ; si nos systèmes politiques ont basculé dans l'inhumain et versent dans une cruauté indescriptible ; si nos sociétés se meurent dans la misère et périssent du sous-développement, la cause unique qui explique notre situation est dans notre culture. On a beau invoquer l'esclavage ou la colonisation, on a beau accuser la domination extérieure et la brusque irruption de la modernité dans nos espaces sociaux, on a beau critiquer l'aliénation des élites et leur mépris des masses paysannes, toutes ces explications ne peuvent pas rendre compte du fond des problèmes. Elles ont certes un fondement comme approche parcellaire de la réalité africaine, mais elles restent à la surface des choses, à la périphérie des enjeux de la situation africaine.

Pour Daniel Etounga-Manguelle :

« La cause unique, celle qui est à l'origine de toutes les déviations, c'est la culture africaine ; caractérisée par son autosuffisance, sa passivité, son manque d'ardeur à aller à la rencontre des autres cultures avant que ces dernières ne s'imposent à elle et ne l'écrasent, son incapacité, une fois le mal fait, à évoluer à leur contact, sans tomber dans un mimétisme abject. »

Tous les autres éléments d'explication de la situation du continent noir dépendent de cette cause unique du mal de l'Afrique : la culture africaine.

Devant la thèse ainsi formulée, une question surgit impérativement : qu'est-ce la culture en tant que telle ? En quoi consiste la culture africaine que Daniel Etounga-Manguelle considère comme l'unique responsable du chaos et du désastre de l'Afrique contemporaine ?

D'après notre penseur fortement nourri d'anthropologie culturelle et d'économie politique, la culture désigne le « condensé des programmes mentaux transmis de génération en génération avec une telle obstination

(3) C'est le titre même de son ouvrage publié à Paris, aux Editions Nouvelles du Sud, en 1991. Cet ouvrage, comme celui d'Axelle Kabou, a eu l'effet d'une bombe dans les milieux intellectuels africains et partout dans le monde. Qu'on l'aime ou qu'on le déteste, on ne peut pas ne pas se sentir directement concerné par le débat qu'il impose aux forces intellectuelles du continent.

que beaucoup de gens ont du mal à comprendre qu'il s'agit de caractéristiques apprises et non héritées ».

Ces programmes mentaux ont un tel impact sur les consciences et les esprits qu'ils composent une sorte d'inclination collective qui fait agir tout l'ensemble social et détermine les actions des individus.

Dans le cas de l'Afrique, ces programmes caractérisent la culture africaine de la manière suivante :

- C'est une culture qui cultive fortement la distance hiérarchique, à travers un système qui ignore généralement « l'autorité légitime (basée sur les lois) et l'autorité de compétence » (ou d'expérience) au profit de « l'autorité de référence » (le charisme personnel d'un individu) et « l'autorité de contrainte ou de récompense ».
- C'est une culture dont la gestion des incertitudes est liée à la soumission à des puissances invisibles qui enserrent toute la communauté dans un étai des préceptes et des tabous innombrables. Ce système est dominé par les éléments que voici : « une soumission totale à l'ordre divin », « le refus de la tyrannie du temps », « le lien indestructible entre le pouvoir politique qui gère l'espace quotidien et le pouvoir magico-religieux qui fonde tout dans l'invisible », « l'effacement de l'individu face à la communauté », « une convivialité excessive et un refus épidermique de tout conflit ouvert », « l'autorité de contrainte ou de récompense », « un piètre homo economicus ».
- A travers ces composantes culturelles, il est clair que la culture africaine se caractérise par « l'enflure de l'irrationnel », un système de vie où s'épousent, dans une exubérance pathologique, la magie, la sorcellerie, le fétichisme, le commerce avec les divinités et les morts, les sacrifices rituels, etc.
- Bloquées en elles-mêmes par cette enflure de l'irrationnel, les sociétés africaines sont des sociétés « cannibales » et « totalitaires » : elles refusent la nouveauté, la créativité, le risque de l'innovation. Elles sont, par conséquent, incapables d'affronter efficacement les défis nouveaux dans des mutations fertiles et bienfaisantes. Ce sont des sociétés fatalistes, soumises à la tradition et incapables de décoller dans un utopisme de novation qui les changerait de fond en comble. Délestées de toute possibilité de se remettre en question pour aller de l'avant, elles meurent de leur propre immobilisme quand la situation historique change et évolue.

Pour résumer la manière dont il perçoit la culture africaine, Daniel Etounga-Manguelle use d'une métaphore qui nous paraît fort éclairante :

« Les Japonais aiment à dire que leur culture est celle de l'eau : elle prend spontanément la forme du récipient que les réalités lui imposent, en épousant les formes de ce récipient, mais sans changer de nature. S'il nous fallait caractériser la nôtre, nous dirions que c'est une culture à l'image de l'huile de palme froide. Elle est figée par définition et ne peut redevenir fluide que si on la réchauffe. Chez

nous, les rapports entre groupes sont réglés une fois pour toutes, et se répètent indéfiniment. C'est sans doute ce qui fait croire à certains que nos sociétés étaient mortes, sans histoire, hors de l'histoire. »

Si telle est la situation, quelles mutations fondamentales nos sociétés doivent-elles subir pour sortir de nos impasses actuelles ?

Pour Daniel Etounga-Manguelle, il nous faut de nouveaux choix de société. Une révolution qui consisterait, d'une part, à « nous insérer dans le monde tel qu'il a été bâti par deux révolutions industrielles successives, qui se sont faites sans nous, hors de nous, et d'autre part, à apprendre des erreurs commises par les autres au cours de cette période pour bâtir avec eux un monde différent. »

La révolution à faire devrait s'opérer dans quatre secteurs indispensables pour notre vie dans l'Afrique d'aujourd'hui : *éducation, politique, économie et vie sociale*.

Dans le domaine de l'éducation, il s'agit à la fois de mettre l'accent sur les matières exigées par le progrès de la science, sur le développement de l'esprit critique et sur les méthodes rationnelles de travail. Cela nécessite un tissu des valeurs à développer d'urgence : « l'imagination, le non-conformisme, la créativité, le professionnalisme, la compétence, le sens des responsabilités et des devoirs, l'amour du travail bien fait ». Dans cette perspective, « l'école africaine doit désormais former de futurs créateurs d'entreprises et donc d'emplois, et non plus simplement des diplômés qui attendent qu'à la sortie des Facultés et des Ecoles l'Etat leur offre des sinécures ».

A l'échelle de la vie politique des nations africaines, D. Etounga-Manguelle propose à la fois la force de l'individu comme acteur social capable d'adapter « son environnement institutionnel aux exigences du progrès de la communauté », et la puissance d'une Afrique dont les nations soient intégrées dans un grand espace pluraliste fonctionnant comme un ensemble politique cohérent. Il s'agit, en fait, d'avoir « le courage politique de prôner l'unité africaine là où des intérêts égoïstes à courte vue plaident pour le nationalisme sans nation, c'est-à-dire faire un pari gagnant sur l'avenir du continent ».

C'est à partir de la logique de l'intégration politique que l'Afrique peut penser ses nouvelles bases économiques. Celles-ci devraient être nourries par une nouvelle philosophie du rapport à la terre, une nouvelle manière de penser le travail et de l'assumer, et une nouvelle manière de vivre les relations économiques entre nations africaines.

Tant que notre rapport à la terre ne serra pas celui d'une volonté de rentabiliser tous nos espaces naturels en donnant au travail des paysans son caractère décisif dans le développement, nous ne sortirons pas du tout de notre sous-développement actuel. Il n'est pas normal que nous ne fassions pas produire nos terres à leurs capacités optimales, de manière à assurer à tous

nos pays une véritable autosuffisance alimentaire. Il n'est pas normal non plus que les prix des produits agricoles des paysans soient si bas et n'encouragent personne à travailler la terre en donnant le meilleur de lui-même.

Intégrer notre rapport à la terre dans une philosophie globale de rentabilité et de travail performant qui puisse nous aider à créer un grand marché économique entre nos pays et à être présents sur le marché mondial dans son ensemble, tel est le défi.

« Révolutionner notre culture économique, c'est comprendre finalement qu'au lieu de dépendre uniquement d'un marché mondial dont nous sommes virtuellement exclus, il nous faut d'abord, entre nous, des échanges équilibrés qui favoriseront notre commun progrès. C'est accepter le profit comme moteur du développement. »

En même temps que cette révolution économique, l'Afrique a à réaliser une révolution sociale fondée sur de nouveaux comportements et une nouvelle mentalité. Daniel Etounga-Manguelle définit ainsi le contenu de cette mutation :

« La société civile africaine n'émergera pas sans des changements qualitatifs dans nos comportements : entre nous d'abord, et ensuite vis-à-vis des autres. Une plus grande confiance en soi et en ses ressortissants, une volonté tenace de plier le futur à nos désirs, grâce à une cohésion sociale accrue, qui suppose au niveau des Etats une juste répartition des fruits de la croissance économique. Plus de rigueur et d'esprit systématique dans l'élaboration des stratégies et dans la mise en œuvre des décisions arrêtées, quoi qu'il en coûte : voilà les conditions d'un avenir meilleur. Nous n'aurons pas de salut si, par complaisance, nous tournons le dos à ces exigences qui sont celles de toute civilisation véritable ».

En opérant des changements radicaux dans les domaines analysés par l'économiste camerounais, les Africains pourront aborder l'avenir avec confiance et sérénité. Ils auront accompli la conversion culturelle capitale : celle qui leur assurera les chances d'être de plain-pied dans les enjeux cruciaux du 21ème siècle. Une telle conversion ne signifie pas pour autant que le continent renonce aux valeurs humanistes qui l'ont façonné pendant des siècles.

Ce que propose Daniel Etounga-Manguelle,

« c'est de garder ces valeurs humanistes qui ont pour nom : la solidarité par-delà les classes d'âge et les catégories sociales, la convivialité, l'amour du prochain, quelle que soit la couleur de sa peau, la sauvegarde de l'environnement et bien d'autres encore. Mais, il faut tuer en nous ce qui s'oppose à la maîtrise de notre avenir, c'est-à-dire, non seulement à l'amélioration de nos conditions de vie, mais surtout à l'éclosion des sociétés africaines saines au plan des institutions, viables économiquement et résolument tournées vers le progrès et l'épanouissement des individus qui les composent ».

Vaste programme et défi crucial pour tous les pays africains devant les batailles du futur !

Baenge Bolya et le modèle
japonais de développement

Alors qu'avec les réflexions de Axelle Kabou et de Daniel Etounga-Manguelle, nous nous trouvions dans l'espace d'une remise en question radicale de la culture et des mentalités africaines comme frein au développement, le livre de Baenge Bolya, *L'Afrique en Kimono, repenser le développement* ^(*), élargit les perspectives et la vision du problème en ouvrant son espace sur un modèle de développement déjà existant, qui semble constituer aux yeux de l'auteur une voie pour l'Afrique d'aujourd'hui : le Japon.

(*) Livre publié à Paris, aux Editions Nouvelles du Sud, en 1991.

Axelle Kabou et Daniel Etounga-Manguelle s'inscrivent principalement dans la problématique de l'ajustement culturel pour l'Afrique. Baenge Bolya pose essentiellement la question du « redéploiement culturel extérieur » qui permettrait à notre continent d'entrer dans la modernité de manière rapide et créatrice. Dans cette mesure, il reprend à sa façon les questions posées par Axelle Kabou et Daniel Etounga-Manguelle, pour les redéfinir dans un sens et selon des exigences qui lui sont propres : celles du modèle nippon comme projet économique et culturel pour le continent africain.

Présentée comme une relecture fertile des articles du Pasteur malgache M. Raveloana publiés en 1913, 1914 et 1915 et tombés depuis lors dans un oubli immérité, la pensée de Baenge Bolya est, en réalité, une tentative de donner à l'Afrique contemporaine « un modèle autre, précis et novateur, de ce qu'elle a à faire pour sortir de la misère, de la dépendance et du sous-développement ». Ce modèle que le Japon moderne représente depuis qu'il a opéré sa révolution Meiji en 1868 jusqu'à la stature actuelle qu'il a acquise dans l'ordre mondial, peut être une leçon pour l'Afrique. A deux titres.

D'abord, parce qu'il est l'exemple vivant d'un peuple non européen « qui a su se moderniser sans perdre son âme, se développer sans renier son identité culturelle » ni l'originalité de sa civilisation. Un peuple qui a su donc se créer une identité nouvelle par une « stratégie efficace et cohérente de renaissance, une réorganisation de tous les éléments et de toutes les relations de l'ensemble de son système ».

Ensuite, parce que, dans le modèle nippon, nous disposons d'un cas fort intéressant d'un pays qui est parvenu à entrer dans la modernité avec une étonnante rapidité, sans suivre les rythmes lents et incontrôlables auxquels le modèle du développement historique de l'Occident risque de condamner l'Afrique.

L'enjeu est clair. Il est dans la question suivante : comment l'Afrique en instance d'ajustement culturel peut-elle entrer rapidement dans la modernité sans perdre son âme ni son identité propre ?

Pour Baenge Bolya, la réponse à cette question ne fait aucun doute : c'est le redéploiement culturel en direction du Japon. Ce pays qui, manifestement, a inventé l'idée même du développement et la méthode pour passer de son concept à sa réalisation pratique.

Comment notre continent peut-il opérer ce redéploiement ? Que signifie exactement cette exigence pour nos peuples et pour nos pays ? Essentiellement, il s'agit de voir comment ce modèle s'est imposé historiquement.

Avant 1868, affirme Baenge Bolya, il n'était écrit nulle part que le Japon deviendrait une grande nation moderne, riche et puissante, porteuse « d'un projet économique et culturel à vocation universelle ». Bien au contraire, comme dans les relations entre les nations européennes et le reste du monde à l'aube des temps modernes, ce pays n'avait pas d'autre destin que d'être inféodé au nouvel ordre du monde mis en place par les puissances occidentales. Dès le début de ses relations avec l'Europe moderne, le Japon a vite perçu ce danger. Il s'est vite fermé à l'Occident et à sa religion. Cela dura jusqu'au moment où, par la supériorité militaire et la force des impératifs commerciaux inhérents à l'espace Europe-Amérique, il fut contraint de s'ouvrir de nouveau et de laisser l'Occident pénétrer sur ses propres terres. Cette défaite déclencha un conflit interne entre les partisans de l'ouverture au monde occidental et les inconditionnels de l'honneur national et de la gloire d'un Japon pur et fermé sur sa propre puissance spirituelle et culturelle. C'est dans le désordre d'un pays déchiré que la révolution Meiji de 1868 fut déclenchée.

Qu'est-elle, exactement, cette révolution ? Une prise de conscience, par la nouvelle direction du pays, « des faiblesses propres » à leur système militaire et aux structures fonctionnelles de l'ensemble de la société.

« L'archaïsme militaire n'était finalement que l'expression de l'archaïsme général de la société tout entière. La jeune équipe dirigeante aurait pu se contenter d'une modernisation de son armée et rejeter toute réforme de structure dans les autres compartiments de la société ». Il n'en fut pas ainsi. C'est l'ensemble de la structure sociale qui fut revu, repensé et réorganisé selon de nouvelles perspectives. « Le Meiji va être une guerre déclarée contre tous les archaïsmes et toutes les rigidités : une entreprise de modernisation du politique », comportant d'immenses réformes sociales, économiques et administratives.

Toutes ces entreprises de modernisation obéissaient à un principe de base clairement et méthodiquement élaboré : « prendre chez l'autre ce qu'il a de meilleur parce qu'il est le meilleur dans le domaine en question ». L'autre étant, en l'occurrence l'Occident, le Japon s'engagea à lui prendre son savoir-faire dans les domaines scientifique, technologique, industriel, politique, social et intellectuel.

C'est de cette décision historiquement repérable que le Japon moderne a surgi, construisant une culture spécifique qui s'est avérée, par les valeurs mêmes qui la fondent, la culture du développement au sens moderne du terme.

Quelles sont les caractéristiques constitutives de cette culture? D'après Baenge Bolya, il y en a cinq.

- *La culture de l'éthique.* Il s'agit de la force morale comme « matrice des nouveaux comportements indispensables à la modernisation et à la croissance économique. » Plus exactement, il s'agit d'une structure de société fondée sur des attitudes individuelles et des comportements collectifs qui vont toujours dans le sens « du combat pour la survie économique » perçue comme exigence éthique.
- *La culture de l'innovation.* Elle consiste à la fois à savoir absorber les innovations des autres et à développer le sens de l'invention pour pouvoir aller au-delà de ce que les autres ont déjà fait. Il convient de dire que l'innovation et l'inventivité dont il est question ici sont vécues comme des phénomènes couvrant la société dans sa globalité. Loin de n'être qu'une tournure d'esprit propre à une classe de génies ou une élite du savoir, elles concernent tout le monde et tous les domaines de la vie. C'est un phénomène social d'ensemble, nourri et entretenu en tant que tel dans une mentalité de « destruction créatrice » pour l'avènement du nouveau. Parce qu'il s'agit d'un phénomène social global, c'est dans le processus de cumulation des innovations techniques, scientifiques, institutionnelles, culturelles et sociales que s'opère la modernisation.
- *La culture de l'intelligence.* Pouvoir mobiliser toutes les ressources pour mettre sur pied un projet pédagogique qui fasse de l'intelligence la clé du développement. « Cette mobilisation des intelligences vers la conquête de l'intelligence est le trait le plus original du système japonais ». Elle donne à l'acquisition des connaissances et des compétences une dimension capitale pour créer du nouveau et ouvrir de nouvelles voies. La société étant dans son ensemble articulée sur ce culte de l'intelligence, le mérite devient une valeur recherchée par tous dans le concret de la vie de tous les jours.
- *La culture de la perfection et de l'excellence.* Il s'agit de donner à chacun le sens de sa propre responsabilité dans ce qu'il fait, à tout le pays la conscience que seul le travail bien fait, accompli dans les moindres détails, permettra au Japon de se maintenir « au grand banquet de la puissance » et « d'échapper au risque d'être remplacé par un autre pays dans la compétition économique internationale (...), cette course qui ne finit jamais ».

- *La culture de la culture.* C'est-à-dire de l'effort, de la discipline, de l'héroïsme et du dépassement de soi. Cette culture « inculque et développe des attitudes déterminantes pour la vie professionnelle : le désir d'apprendre à apprendre ; la maîtrise de la langue ; le sens de l'exactitude (grâce aux mathématiques) ; la passion de l'information ; le développement de soi par la lecture ; la formation permanente ; la volonté de vaincre et l'esprit de compétition sans lequel le Japon disparaîtra... »

C'est le ferment de cette force de la culture consciemment vécue, désirée et assumée en tant que telle qui conduit la stratégie japonaise dans l'ordre mondial actuel. Il est sa force, son arme de combat et le secret de sa réussite.

Si Baenge Bolya a mis en lumière ces caractéristiques de la culture nipponne, c'est pour mieux faire voir, en contraste, les faiblesses des attitudes, des comportements et des inclinations de l'imaginaire social de l'Afrique contemporaine. Pour notre auteur, le continent africain devra apprendre du Japon la force d'esprit qui manifestement lui manque, l'orientation de vie qui lui permettrait d'avoir une vision globale du monde dans lequel nous vivons et d'élaborer des stratégies d'action conformes aux exigences d'aujourd'hui pour se hisser à l'échelle d'un développement qui serait le « banquet de la puissance ».

Perçu à la lumière du progrès nippon, le développement devient le défi essentiel du destin de l'Afrique contemporaine : le défi d'inventer notre avenir avec le Japon comme source d'inspiration au plan de la méthode.

Pour Baenge Bolya, le continent africain peut aujourd'hui relever ce défi, car le « sous-développement africain est beaucoup plus le fait d'énormes erreurs de stratégies économiques, du manque d'information sur l'état réel du monde, et d'un mauvais choix du modèle de développement. »

S'il en est ainsi, il n'est pas opportun de situer les problèmes au niveau de l'« essentialisme culturel » qui ferait croire que la faillite de l'Afrique est liée à des gènes propres aux Africains. Nous sommes à un moment du choix crucial, où il faut rompre avec tous les immobilismes, toutes les inerties et toutes les pesanteurs qui nous empêchent d'entrer fertilement et de manière créative dans la modernité.

« Maintenant, il est temps de mettre l'Afrique à l'heure du XXI^{ème} siècle, c'est-à-dire à l'heure du Japon : l'horloge universel du troisième millénaire ».

Le modèle nippon comme horizon du redéploiement culturel africain, telle est la thèse centrale de Baenge Bolya : une voie ouverte aux exigences d'ajustement culturel et de transformation des mentalités dont nous venons de voir les enjeux dans la pensée de Axelle Kabou et dans les réflexions de Daniel Etounga-Manguelle.

Au cœur d'un débat de fond : portée et enjeux de la critique des rationalités culturelles africaines

La critique de la raison culturelle africaine, que nous venons de présenter et à laquelle nous avons nous-même participé avec notre livre *L'Afrique va-t-elle mourir ?* ⁽⁵⁾, a été accueillie en Afrique par deux formes d'attitudes critiques.

⁽⁵⁾ Ouvrage publié aux Editions du Cerf, en 1991 et republié par les Editions Karthala en 1993.

Deux attitudes qui interpellent

La première attitude concerne le caractère de généralisation abusive qui affecte énormément la rigueur scientifique des analyses et réduit la portée générale des affirmations. Si l'Afrique telle que la perçoivent nos auteurs est la photographie d'un certain nombre de problèmes auxquels notre continent est confronté, il convient de dire que ce regard est extrêmement partiel et qu'il falsifie, par sa partialité, l'objet même qu'il veut saisir. Comme l'a montré Aaron Tolen ⁽⁶⁾ dans une contre-analyse qui situe le problème de nos pays non pas dans la faiblesse de nos cultures, mais dans la volonté du monde occidental de nous maintenir dans la domination, la crise actuelle de l'Afrique ne peut être comprise sans cette dimension structurelle de notre position dans l'ordre du monde.

⁽⁶⁾ Aaron TOLÉN, « Parlons autrement de l'Afrique », document du Conseil Œcuménique des Eglises, n° 415, septembre 1991.

Selon Aaron Tolen,

« la crise était prévisible. Elle a même été prévue. Des symptômes qui ne trompent pas étaient apparents depuis un moment. Il s'agit, entre autres, de l'accroissement de la dette du Tiers-Monde, de la diminution du financement pour le développement, des flux négatifs des ressources financières au détriment des pays pauvres, de l'absorption des ressources disponibles par les Etats-Unis, de l'instabilité des marchés, du déclin des cours des produits de base, de la montée du protectionnisme des pays riches, de la faiblesse des stocks des denrées alimentaires ainsi que de leur inaccessibilité pour les pauvres et de la dégradation de l'environnement. La structure de la production et des échanges mondiaux a continué d'évoluer au détriment de la production du secteur primaire et au profit des articles manufacturés, et encore plus des services. »

S'il n'y avait que ces indices pour montrer que la crise était prévisible et qu'elle a été prévue, le doute

pourrait encore subsister dans les esprits. Mais il y a plus. Lorsque le Président français François Mitterrand affirme à la conférence de la Baule (19-21 juin 1990) qu'il n'y a pas de développement sans démocratie, il fait un aveu fort éclairant, selon A. Tolen. Si le lien entre démocratie et développement est tel que le présente F. Mitterrand, ceux qui, pendant des années ont soutenu des régimes politiques non démocratiques, dictatoriaux et sanguinaires, ont agi, en connaissance de cause, contre le développement de l'Afrique. On a assisté à l'exclusion des populations dans les décisions fondamentales concernant l'avenir de leur pays. Des régimes autocratiques ont été mis au pouvoir avec le soutien de la théorie d'un développement sans démocratie. Il y a eu une situation voulue pour que l'accession à l'indépendance ne remette pas en question les intérêts coloniaux et l'ordre du monde qu'ils secrètent.

Pour que cela fût possible, les directives nécessaires furent données. D'après Aaron Tolen, l'École de Chicago les a bien formulées à l'aube des indépendances africaines :

« Pour que les capitaux américains et ceux des autres pays occidentaux industrialisés investis dans un pays sous-développé soient rentables, il faut qu'il existe dans ce pays, d'une part, un régime politique répressif qui empêche tout mouvement revendicatif des travailleurs, et d'autre part, une bourgeoisie nationale compradore qui adore et fait adopter à la population de ce pays le mode de consommation occidental ».

C'est cette situation qui a été créée en Afrique. Elle a été planifiée et entretenue dans une stratégie consciente et cohérente.

Elle est la vraie source de la crise africaine, et non un quelconque mal culturel inhérent à l'Afrique. Ce mal que présuppose tant de penseurs africains et que manifestent les injonctions de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International dans leurs programmes d'ajustement structurel.

Pour certains intellectuels d'Afrique qui raisonnent comme Aaron Tolen, c'est pour n'avoir pas intégré leurs analyses dans la dimension géopolitique d'aujourd'hui que Axelle Kabou, Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya posent un regard négatif sur la culture africaine. Ils y seraient tellement sensibles qu'ils auraient vu que c'est l'esprit même qu'ils reprochent à l'Afrique qui a jusqu'ici permis à notre continent de survivre, de faire face à l'hostilité du système mondial et de respirer encore dans une situation où les marges de leur liberté sont de plus en plus réduites. Sans l'économie d'affection et l'ensemble de valeurs d'affectivité et d'ouverture à l'invisible qui structurent la raison culturelle africaine, sans la volonté farouche de vie et de foi inébranlable dans l'esprit communautaire et le tissu de la tradition, il y a longtemps que les peuples africains auraient perdu l'énergie profonde de l'existence et qu'ils se seraient laissés mourir ou massacrer, comme ce fut le cas d'autres peuples que le monde occidental n'a pas épargnés. Il convient donc, selon certains milieux intellectuels, de mesurer bien à quel jeu nous jouons lorsque nous commençons à toucher aux valeurs profondes de notre civilisation, au nom des impératifs d'une modernité que l'on n'approche pas de manière critique et responsable.

La deuxième critique adressée à Axelle Kabou, Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya concerne l'usage que l'on peut faire de leurs pensées dans les milieux hostiles à l'Afrique. Dans la mesure où ils ont tendance à déculpabiliser l'Occident et à concentrer leurs attaques sur l'esprit des Africains eux-mêmes, ces auteurs servent aux détracteurs de l'Afrique et aux théoriciens de la néocolonisation des armes intellectuelles dont ils ont besoin pour se livrer à l'auto-justification et à l'autodéfense. L'Afrique n'a-t-elle pas besoin d'autre chose, de vraies raisons d'espérer, que cette espèce de cruauté masochiste que Kabou, Etounga-Manguelle et Baenge Bolya affectionnent ? A quoi sert ce pessimisme profond étalé en arguments «scientifiques» au moment où l'urgence est de bien saisir les exigences de notre combat contre l'ordre néo-colonial ?

Que faut-il penser de ces critiques ?

Pour avoir souvent entendu ces critiques dans les conférences et lors des émissions radiodiffusées ou télévisées, nous savons qu'elles n'invalident pas les réflexions des auteurs à qui elles sont adressées. Elles ne font que dévoiler la profondeur de notre mal et de notre ruine en Afrique, cette profondeur que nous aurions intérêt à mettre en débat entre nous, dans une stratégie de sincérité sans complaisance, sans nous livrer nous-mêmes en pâture aux ennemis réels ou potentiels de notre cause, à travers des livres écrits plus pour le public occidental qui les lit que pour le public africain qui ne peut pas se les procurer, faute de moyens.

Ce que l'on rappelle souvent à Axelle Kabou, Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya concernant l'ordre mondial n'est pas une réalité qu'ils auraient oubliée. Comment le pourraient-ils, dans une situation aussi viciée et aussi inhumaine que celle dans laquelle nous vivons en Afrique ? Leurs prises de position ne remettent pas en cause le monde tel qu'il est, mais la soumission à ce monde qu'il convient de changer à partir de nouvelles structures de vie, de pensée et d'action au cœur de notre être. Pour aborder cette tâche, la conscience que l'on a des déséquilibres géopolitiques et des stratégies d'impérialisme ne suffit pas. Il faut une nouvelle volonté d'être et une nouvelle philosophie, dans la perception de soi de l'Africain. Il faut aussi une nouvelle ligne politique fondée sur le refus de nos faiblesses et sur la nécessité des transformations institutionnelles radicales. Le problème devient éthique, philosophique et politique.

C'est ce problème qui confère tout son intérêt à la critique africaine des rationalités culturelles du continent, critique dont Axelle Kabou, Daniel Etounga-Manguelle et Baenge Bolya représentent les crêtes les plus lumineuses et le suc le plus fécond.

Conclusion

Pour ceux et celles qui ont des oreilles pour entendre et l'intelligence pour comprendre le message du courant de pensée auquel nous venons de consacrer les pages que vous venez de lire, il est clair que le problème posé est capital pour le présent et pour l'avenir de notre continent. C'est le problème de la révolution qu'il est urgent de lancer pour transformer les rationalités culturelles africaines en vue d'inventer une nouvelle culture capable de répondre aux défis politiques, économiques, sociaux, culturels et spirituels de nos sociétés africaines. Ces défis dont le développement est le nom générique ont besoin des réponses claires et des actions efficaces pour inventer l'Afrique nouvelle. Un continent qui se renouvellerait non seulement dans ses rationalités culturelles, comme le désirent Baenge Bolya, Daniel Etounga-Manguelle et Axelle Kabou, mais aussi dans les relations pathologiques d'oppression et de domination qu'elle subit de la part du monde occidental, ces relations dont Aaron Tolen a raison de dire qu'elles sont viciées et profondément nuisibles pour notre continent.

L'avenir du continent africain dépendra de sa capacité à répondre à ce double défi de l'invention *de la nouvelle culture africaine* et de la libération *de l'Afrique par rapport à l'état occidental*, pour parler comme Aminata D. Traoré.

Kä MANA